

DENAK ARGIAN

TOUS DANS LA LUMIERE

JOURNAL DES PAROISSES DE NIVELLE - BIDASSOA

N°97 ÉTÉ 2022



Ça ne
se fait
qu'ici !



LARRETCHÉ
 Électricité Générale
 Chauffage • Climatisation
 Interphone • Visiophone • Vmc
 ZA Lanzelai • ASCAIN • 05 59 85 88 61 • larretche@wanadoo.fr



EGUIAZABAL
 1923
 Cave & Bar à vin
 3, route de Béhobie - 64700 Hendaye
 www.eguiazabal.com - 05 59 48 20 10



SENPEREKO BEGIAK
 OPTICIEN LUNETIER
 Saint-Pée-sur-Nivelle
 05 59 54 57 59

Duhart
 Déménagements - Garde Meubles
 3, rue Joseph Garat
 64500 Saint-Jean-de-Luz
 05 59 26 04 06
 duhart.demenagement@orange.fr

SANITAIRE • CLIMATISATION
 CHAUFFAGE • ÉLECTRICITÉ
 RÉGULATION • ÉNERGIES RENOUVELABLES
 POMPES À CHALEUR • SOLAIRE
 05 59 54 17 56 • 06 26 93 78 02

 Frédéric Dupérou • 157, route d'Ahetze • Quartier Ibarron • S'-Pée-sur-Nivelle
 se.duperou.sanit.chauff@orange.fr



GARAGE ANTÃO
 Réparations
 toutes marques
 Carrosserie • Peinture
 Train avant
 Pneumatiques
 Climatisation
 Véhicules de prêt
 Cartes grises et plaques
 Vente neuf • Occasions toutes marques
 RD 918 • ZAC de Lizardia • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
 05 59 54 10 20 • www.garage-renault-antao.com



HABITAT SERVICES
 Jean-Pierre Elizagoyen
 05 59 85 30 72
 VITRERIE • MIROITERIE
 Tout vitrage à la découpe
 Remplacement de casse
 MENUISERIE
 Menuiserie Alu - Bois - PVC
 VOLETS ROULANTS • STORES
 840, RD 810 - 64122 Urrugne - elizago64@orange.fr




TOUTES COMMUNES 24H / 24
 en attente nouveau logo
 lundi soir
 POMPES FUNEBRES
 EUSKAL EHORZKETAK

Quincaillerie • Droguerie
 Ménage
Debibié
 36, rue Gambetta
 64500 Saint-Jean-de-Luz
 Tél./Fax : 05 59 26 19 69



HOTEL
 Pyrenées
 Atlantique
 Saint-Pée-sur-Nivelle • Senpere
 05 59 54 02 22
 hotel-pyrenees@wanadoo.fr

Gestion des milieux naturels et de la faune
 Aquaculture • Aquariologie
 Horticulture • Apiculture
 CAP
 Secondes
 Bac Pro
 BTS
 Licence Pro

 Lycée Saint Christophe • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
 Tél. 05 59 54 10 81 • st-pee-sur-nivelle@cneap.fr
 www.lyceesaintchristophe.com

Saint Vincent
 ENSEMBLE SCOLAIRE
 Un établissement à taille humaine
 De la maternelle à la 3^e
 Filière bilingue basque-français
 1, rue de la Libération • 64700 Hendaye
 05 59 48 89 00
 secretariat@stvincent.eus • www.stvincent.eus





L'art de vivre au Pays basque

« Voilà l'été » qui promet d'être chaud cette année encore, avec sa température de plus en plus élevée et sa pollution ambiante. Voilà les vacanciers mettant leurs pas dans ceux des locaux, les touristes s'essayant à l'art de vivre au Pays basque, et les étrangers découvrant les charmes de notre coin de terre. Vous êtes invités à découvrir les « plus » locaux dans le dossier de ce numéro 97.

Avec cette saison surviennent les changements et les mutations ; certains s'en vont, d'autres arrivent, et pas que des vacanciers... Il nous faut saluer les partants et les arrivants au service des paroisses : l'abbé Jean-Paul Martinon est nommé curé de la Paroisse St Michel Garicoits du Labourd (Cambo-les-Bains, Espelette, Souraïde, Ainhoa, Itxassou et Louhosoa) ; l'abbé Rickey-Ito Thélus est nommé curé de St Joseph des Falaises (Bidart et Guéthary) ; l'abbé Hernice Austin déménage à Ciboure ; l'abbé Xavier Zabalera arrive à Urrugne. L'abbé Dominique Sentucq rejoint Bayonne ; l'abbé Lionel Landart est nommé curé de St Jean-Bte de l'Uhabia (Arcangues, Bassussarry, Arbonne, Ahetze) ; l'abbé François de Mesmay est nommé curé de St Pierre de l'Océan (St-Jean-de-Luz, Ciboure, Urrugne). Ces mouvements seront accueillis par les uns et les autres, en se souvenant des paroles du Christ : « *C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples.* » (Évangile selon St Jean 13, 35). Voilà donc l'été, temps de rencontres et de repos, d'activités et de découvertes, d'accueil et de réciprocité, un temps privilégié pour se réinventer...

Abbé Lionel Landart



Quelque chose d'immuable...

Ce numéro de *Denak Argian - Tous dans la lumière*, titré « **Ça se fait ici !** », donnera au lecteur l'impression que quelque chose d'immuable consacre les faits et gestes, traditions et coutumes des hommes et des femmes du territoire géographique de notre doyenné.

La côte basque, de Bidart à Hendaye, et son arrière-pays immédiat, des sources de l'Uhabia au sommet de la Rhune, sont riches de ces choses qui ne se font qu'ici. Les recettes de cuisine locale, les messages des linteaux de pierre de nos maisons, les fêtes populaires et leurs costumes originaux, les pottoks de Pastore Lore à Ascaïn et le toro de fuego de la place Louis XIV, les vitraux d'Acotz ou le bateau baromètre de l'église de St-Jean-de-Luz, toutes ces choses sont d'ici et pour ici, et l'on vient les voir de loin parfois. Les plus modestes repartent avec une image ou une chanson en tête, les plus riches avec un makila peut-être. Ils se seront essayés aux danses basques, auront tenté l'irrintzina qui fascina Pierre Loti, en son temps, sauté par-dessus le feu de la Saint Jean et profité du caractère propre à notre petit pays, fier et solidaire comme un pêcheur. La langue basque parle toujours d'amour, de vie, de liberté, de foi et de passion ; et quand tous s'inclinent lorsque le drapeau Ikurrina passe en tournant sur les têtes des danseurs, un sentiment étrange survient au cœur : c'est fort et puissant, c'est beau et émouvant, mais c'est aussi fragile et très dépendant de la bonne volonté de chacun, dans l'ordre de la transmission. Cela s'appelle un héritage, un bien venu du passé que le présent confie au futur, comme ça se fait ici.

Abbé Lionel Landart

SOMMAIRE

Dossier : Ça ne se fait qu'ici !	3 à 17
Folklore - Irintzina - Euskara - L'église Royale de Saint-Jean-de-Luz	
Portrait - Architecture - Pastore Lore à Ascaïn - Développement durable	
Maurice Ravel - Festivités - Gastronomie	
Doyenné	
La chapelle d'Akotz	18
Saint Pierre de l'Océan	18
Mémoire	
Une des richesses du Pays basque	19

© Photo de couverture : Ascaïn, Albert Adam (1953)

Directeur de la publication : Abbé Lionel Landart • 11, rue de l'Église • 64500 St-Jean-de-Luz

Rédactrice en chef : Marie-Laure Ducos

ISSN 2116-6366 • Dépôt légal à parution • Abonnement de soutien à partir de 15 €

Mise en page et régie d'impression : studio d'édition **altergraf**, 6, rue Xara • 64310 St-Pée-sur-Nivelle • RCS 753 800 515

L'impression est certifiée Imprim'Vert® • Contact partenariat et régie publicitaire : 06 32 13 82 65

Au-delà d'une carte postale

« Les humains doivent se reconnaître dans leur humanité commune en même temps que reconnaître leur diversité tant individuelle que culturelle. » (Edgar Morin)

Un pays ou une région a son expression propre des mêmes événements mondiaux, sociaux ou religieux (Noël ou carnaval), mais il peut aussi se doter de particularismes et de traditions hérités d'un passé historique qui a construit son identité.

Le Pays basque en est un exemple et le vit, entre autres, dans son folklore.

UNE TERRE DE TRADITIONS, DE MYTHES ET DE LÉGENDES

Outre les journées patronales de chaque ville ou village, le calendrier festif du Pays basque est rythmé par des temps forts qui invitent à la découverte de sa culture, de sa langue ou de son art de vivre...

Olentzero : ce charbonnier quelque peu terrifiant, issu de la mythologie basque, descend de sa montagne lors du solstice d'hiver, en décembre. Loin d'être un père Noël bis, il est messager de la lumière, annonce l'espoir des jours meilleurs... et les enfants le suivent avec plaisir sur son parcours, non sans recevoir quelques bonbons qui font leur bonheur.

Sorgin gaua (la nuit des sorcières), en février : *Sorgina* est un être maléfique qui possède des pouvoirs responsables des malheurs du monde. Elle jette des sorts. Rappelant la chasse aux sorcières brûlées au Pays Basque, en 1609, par le magistrat Pierre de Lancre, sur ordre d'Henri IV, un bûcher est allumé sur la place. Les hommes munis de flambeaux et les femmes portant des coiffes pointues tournent et virevoltent alors autour du feu.

UN PEUPLE QUI DANSE

Car tout peut être prétexte à des danses... et en fait, tout commence souvent par un défilé, mais pas n'importe lequel.

En tête, les *Joaldunak* annoncent la couleur. Ces hommes, dits sauvages, proches des ours, vêtus de peaux de bête et coiffés d'un chapeau pointu, sont armés d'une corne de berger et d'un fouet en crin de cheval. Ils ont deux énormes cloches ficelées sur les reins et les font sonner en marchant au pas. Ils annoncent le printemps et réveillent la nature. Le cortège avance au rythme des airs populaires, avec ou sans les *grosses têtes* autoritaires ou les géants majestueux, au son des *txistus*, *ttun ttun*, *gaitas*, ou autre fanfare entraînant. La foule marche en chantant, saute, court en farandoles, se préparant ainsi à l'apothéose finale



"Salut au drapeau" © Sylvie Begiraleak

sur la place principale : les chorégraphies pittoresques du Pays.

Les basques ont le sens de la danse, véritable langage de communication et de partage, particulièrement vivant et joyeux. Toutes les générations peuvent se joindre aux sauts et *mutxikos*, dans un moment privilégié de rencontres ; il suffit de rentrer dans une grande ronde... et, hélas pour les non-initiés un peu déroutés, de répondre à des annonces en basque d'enchaînements de pas et de rotations à réaliser : *pika*, *jautsi*, *erdizka*... que les participants exécutent dans un ensemble saisissant. Cependant, rien n'empêche le novice d'essayer. Par contre, il faut un peu plus de technique et de souffle pour se lancer dans les *fandangos* et *arin arin*, beaucoup plus entraînants, issus des jotas espagnoles et qui captivent toujours les spectateurs.

UN PEUPLE QUI HONORE

Au-delà de l'aspect folklorique, la danse basque est aussi une façon de saluer ou remercier quelqu'un, de rendre solennel un événement religieux ou social.

C'est le cas de l'*Aurresku*, interprété seul ou en ronde, face à la personne que l'on veut honorer. Il peut être aussi dansé à l'église, devant le Seigneur que l'on célèbre, de même que l'*ezpata danza*, dont la particularité est d'être exécutée avec des petits glaives pour symboliser le combat entre le bien et le mal. Mais l'identité basque se présente essentiellement dans l'*ikurrin dantza* (danse au drapeau), les danseurs s'agenouillant sous le drapeau qui ondule sur leurs têtes.

Rappelons que cet *ikurrina* porte un message très clair : sur fond rouge, qui représente le peuple, se superposent la croix verte des institutions, puis la croix blanche du Christ, qui règne sur la loi et sur le peuple.

UN PEUPLE QUI CHANTE

Quand ils ne dansent pas, les Basques chantent... presque partout et presque tout le temps, à la fin des repas familiaux ou amicaux, ou au sein de nombreuses chorales. Ils prient aussi lors des messes et cérémonies religieuses, grâce à des cantiques de toute beauté qu'ils entonnent en chœur et en cœur, avec ferveur.

Le répertoire des chants basques profanes ou religieux est très riche et varié, mêlant tradition et modernité. La langue si originale qu'est l'*Euskara* se prête bien à l'harmonie pour ancrer l'émotion au plus profond des âmes et l'exprimer à qui veut bien la recevoir, la partager et la vivre. Alors, le célèbre hymne *Agur Jaunak* saura la reconnaître et l'accueillir, avec respect et chaleur, comme il sait accompagner la plupart de nos rassemblements.

On le voit, les Basques sont très attachés à leurs racines « *Ohakoan dena ikasten, ez da jagoiti ahazten* » : « Ce qui s'apprend au berceau, jamais ne s'oublie » (recueilli par Jon Aske).

[Yvette Etcheverry]



L'Irrintzina, un cri venu du fond des âges

Au début du siècle dernier, l'Irrintzina, ce cri emblématique des Basques, figure parmi les épreuves des concours organisés lors des Fêtes basques initiées par Antoine d'Abbadie, grand défenseur de la culture basque.

Plusieurs auteurs de cette époque proposent une définition de cette expression vocale (irrintzi).

Pour les uns, il s'agit d'un « cri strident, sonore et prolongé, dont les pâtres aiment à faire résonner les flancs des montagnes, et que les Basques poussent volontiers en signe de joie ou de ralliement ». Pour d'autres, l'Irrintzina est « le cri national des Basques, sorte de hennissement strident, sonore et prolongé, qu'on lance généralement en signe de joie ou de défi ».

Pierre Loti, célèbre auteur de « Ramuntcho », roman d'amour et d'aventures dans le milieu de la contrebande, nous en donne, peut-être, la description la plus réaliste, la plus imagée.

Extraits : « ...Mais tout à coup, de cette barque qui était si tranquille... un cri s'élève suraigu, terrifiant : il remplit le vide et s'en va déchirer les lointains... Il est parti de ces notes très hautes qui n'appartiennent d'ordinaire qu'aux femmes, mais avec quelque chose de rauque et de puissant qui indique plutôt le mâle sauvage : il a le mordant de la voix des chacals et il garde quand même on ne sait quoi d'humain qui fait davantage frémir ; on attend avec une sorte d'angoisse qu'il finisse, et il est long, long, il oppresse par son inexplicable longueur... C'est simplement l'Irrintzina, le grand cri basque, qui s'est transmis avec fidélité du fond de l'abîme des âges jusqu'aux hommes de nos jours... ».

Cet ouvrage ralliera d'ailleurs la plupart des suffrages, à une époque où les auteurs s'interrogeaient avec passion sur les origines du peuple basque.

Aujourd'hui, l'Irrintzina existe toujours en tant que motif esthétique dans les manifestations culturelles, notamment par le biais de concours spécifiques ou en complément d'autres formes d'expression artistiques, la danse ou la chanson populaire notamment. À Urcuray, commune d'Hasparren, à l'initiative d'une association de jeunes, un championnat d'Irrintzinas est organisé tous les étés. Plusieurs critères techniques sont pris en compte par un jury composé de musiciens, chanteurs ou chefs de chœur avertis, afin de départager les concurrents. Ainsi la puissance du cri, sa modulation, ses variations, sa durée, sa musicalité, sa progression dans la sonorité et sa conclusion, sont des facteurs de notation. Les sentiments exprimés, tels que la joie ou la colère, font aussi partie des points d'appréciation retenus par les juges.

Une telle démarche est à encourager car, même si les origines de l'Irrintzina sont encore de nos jours auréolées de mystère, ce cri, dont l'interprétation nécessite un talent bien particulier, au-delà de l'aspect folklorique auquel on a tendance à le rattacher, nous relie indéniablement aux premiers âges de notre histoire.

[Bernard Chauvet]

LE MAKHILA, ARME DE DÉFENSE OU BÂTON DE MARCHÉ



Cette canne ouvragée, conçue à la main, est une authentique production d'art basque.

Elle est constituée, pour sa partie principale, d'une solide branche issue de diverses essences de bois (coudrier, châtaignier, néflier), la plus rectiligne possible, incisée artistiquement.

Toujours terminée, à sa base, par une douille de métal gravée et ciselée, un trèfle à quatre ailettes s'y enchâsse, en traversant une pièce de monnaie qui solidifie l'ensemble.

L'extrémité supérieure supporte une pointe acérée ou aiguillon, recouverte par une poignée de cuir tressé. Cette poignée est couronnée par un pommeau de corne dure, stylisant le béret basque.

Une dragonne, elle aussi tressée, permet de lier le makhila au poignet.

Une courte devise en basque (« *Ene bidetako laguna* », « *Nerekin nehoen beldur* », « *Nere laguna eta laguntz* », etc.) et des inscriptions désignant l'artisan ou le propriétaire du bâton en complètent la décoration. En d'autres temps, la plupart des hommes d'ici possédaient un makhila, « épée de gentilhomme », destinée à défendre son honneur, son village, sa famille. Ils ne s'en séparaient jamais, que ce soit à la montagne, au marché où les rixes étaient monnaie courante, et jusqu'aux jeux de pelote ou à l'église.

À plusieurs époques, jusqu'au XX^e siècle, le port du bâton ferré ou de la pique furent interdits par les autorités, compte tenu du nombre de blessés, voire de morts, occasionnés par ce gourdin lors des querelles de tous ordres. Selon la traduction littérale basque, « *Emak hila* » ne signifie-t-il pas « Donner (la) mort » ! Aujourd'hui, le makhila a heureusement perdu sa fonction belliqueuse. On l'acquiert désormais pour l'œuvre d'art qu'il représente et la tradition qui s'y attache.

On l'offre aussi à toute personne que l'on veut honorer.

[Bernard Chauvet]

Otoitza: “arimaren ama-hizkuntza”, pobrearen beharra ote?

Ttikitan otoitz egiten ginuen eta garbiki erraiteko, nerabezaro-krisia iragan eta berriz hasi nintzen gaur arte. Nere ahuleziak galdaturik, ni baino “hobeago” bati zuzentzeak behartzen nauela ez naiz beldurtzen erraiteko.

Berrikitan irakurtu dut Boris Cyrulnik psikoterapeutak idatzirik: “Neuro-irudiek irakusten dute zientifikoki, norbait otoitzean ari delarik burumuina ez da usaiako moldean ibilki. Sofrikarioa eta asaldua kontrolatzen duen parte itzaltzen da, emozional zirkuitueri tokia uzteko harrigarriki. Hots, Jainkoa gogoratzeak berak estresaren markatzaileak gutitzen ditu”. Unicef-ekin lanean, Kongoko 10-12 urteko haur soldadu gazteek galdetzen zioten: “Espika gaitzazu zertako elizan bakarrik ongi sentitzen garen?” Ikerlan horren emaitzeri esker geroztik ulertu du, orduan erantzuten ez zakiena. “Kristau fededun lagun on batzuek ere airtortzen naute otoitza erresilientzia eragile dela” dio sendagileak. Ongi ulertzen badut, berak asmatu duen hitz hori: istripu, eritasun, dolu, gerla, edozoin bizi gertakizunetan ihardokitzeko eta aitzina segitzeko indarra liteke. Otoitza sokorria ote? Otoitz egiteko gelditu behar da; gelditzeak emaiten du gogoetatzeko parada, Jainkoari buruz



itzultzekoa batzuentzat, beste harreman bat sortzeko mentura, gutan bizi den ikusezina hunkitzeko, arimarekin bat egiteko. Laudato Si Enziklikan, Frantses aita sainduak dio: “... Dena konektatua da, pertsona kreaioarekin eta Kreatzailearekin...”

“Ogiaren froga hazten duela” dio Claudel idazleak.

Otoitzaren froga, zer izan liteke? Beharbada, maizenik isiltasuna. Nere hauskortasunean baketzen nauela gogoia, pentsaketa zuzentzen ere, Jainkoari buruz gezurrak toki guti baitu. Bakarka edo elgarrekin, altxorretan altxor den otoitza, GUREAITA erran edo kantatzean, jakinez ere miliunka jende munduan zehar berdin egiten dutela, zertako ez sinets eragin ona izaiten ahal duela, lur alde batean emana den pinpirin hegal ukaldi batek ondorio ezin sinetsiak ba omen dituelarik lurreko bestaldean.

Eta hoinbeste otoizlari delarik mundu guzian barreiatuak, emaitzarik ez duela? Ez dut sinesten ahal. Barnea baketzen badu, ingurukoak ere kutsatzen ditu segurki.

Jainkoa goresateak gogoia pozten duela erran nezake. Eta gorespen hori kantuak eta musikak lagundurik, oraino gehiago, nere iduriko.

Herri huntan ba ote diren oraino otoizlariak? Zenbat ote dira – beharbada jakiteak harrituko gintezke - oihan eta mendi bidexketan, itsas bazterretan, elizetako isiltasunean edo sukaldeko xokoan geldi aldi bat eginez, eta nihork jakin gabea, izpirital harreman bereziaz egarritzen direnak eta “Jainkoaren eta gizakiaren arteko aliantza sakratuan” oinaritzen, Gandhik hola definitzen baitzuen otoitza.

Bururatzeko, “Jainkoaren lokarria: otoitza, egun guziz, denendako. Ez da gertakari ilun edo aiosik ez dudarik aipatu otoitzean” zion Josep Camino apez otoizlari euskaldunak.

[Graxi Solorzano]

Et si l'Euskara était la « charpente » de la culture basque ?

Au moment où cet article paraîtra, le long voyage de ce petit bâton, le témoin de la Korrika, ouvrant le pas aux dizaines de milliers de piétons à travers les 7 provinces du Pays Basque, sera achevé. Plaines et collines, villes et quartiers isolés, tous auront résonné du mot « *Korrika !* » Et ce slogan tintera encore dans l'esprit des passants qui se seront trouvés là, dans les chemins où cet appel aura circulé dans la joie et l'ambiance de fête, jour et nuit, sans interruption pendant 10 jours. Ce refrain qui claque aura marqué les oreilles même des pottoks lors du gravissement d'un sommet, des renards rôdant la nuit ou des coucous cachés dans les bois ce printemps.



La langue est la respiration d'un peuple et peu importe qu'elle soit parlée par un milliard de Chinois (mandarin) ou par quelques centaines de locuteurs seulement. Chaque langue est un phénomène culturel vivant et son rôle à jouer dans la communication entre les gens est absolument unique. Sur les 6000 à 7000 langues parlées dans le monde, la moitié sont considérées comme étant menacées de disparition, 25 en moyenne par an d'après les chercheurs linguistes. Nous ne pouvons pas nous rendre complices de ce suicide assisté pour notre langue basque, car nous savons que le déclin d'une langue se joue toujours dans la mauvaise transmission entre générations et habitants d'un pays. Et comment la transmettre si nous ne la parlons pas, si nous la mettons de côté comme une amie gênante ?

Apprendre la danse, chanter en basque, c'est chouette, un vrai plaisir bien sûr ! Mais aimer notre langue, la parler dans la rue, les loisirs, les commerces, les bars et les églises, c'est une question d'identité, de fidélité aussi. Un chantier immense où chacun, qui qu'il soit, a son rôle à jouer s'il est habitant de ce pays. De plus en plus d'enfants et de jeunes apprennent l'Euskara mais, s'ils ne sont pas incités, stimulés en dehors des locaux scolaires, comment faire pour que le basque soit sauvé ? Nous sommes riches d'une langue millénaire transmise de génération en génération, de bouche à oreille, par nos ancêtres. Allons-nous, par indifférence ou négligence, laisser cette mine d'or s'envoler comme poussière devant nos yeux ?

Toute langue recèle une vision du monde, un univers de pensée structurée de manière unique avec ses associations, ses métaphores, sa musique, sa prose, sa poésie...

Dans mon enfance, on a voulu nous faire croire que le basque ne servait à rien, et même que nous étions des arriérés en le parlant (écoutez-moi ça !).

Et si la langue était justement le ciment fédérateur de tout un peuple qui garde son âme ? Par ailleurs, gardons en mémoire qu'au fil des siècles l'Église au Pays basque a beaucoup apportée à la transmission de la langue. C'est ce que le Synode diocésain de 1992, réuni autour de M^{sr} Molère, nous donnait à réfléchir en nous rappelant que « *parce qu'elle est universelle, l'Église en P.B. continuera à féconder la culture basque et à s'enrichir elle-même de ses apports* ».

Il paraît que « les langues poussent plus lentement que les arbres » ; mais le futur sera ce que nous déciderons aujourd'hui, chacun à notre place en parlant la langue si nous la possédons, ou en l'apprenant parce que nous aimons le pays où nous vivons.

« *Beraz hitzekin!* » : « Donc, avec les mots ! », comme le souligne le chant du Pertsulari Sustrai Colina pour cette 22^e Korrika.

[**Grazi Golorzano**]



Le bateau, église
Saint Jean Baptiste,
Saint-Jean-de-Luz.

Au cœur de la cité, l'église de Saint-Jean-de-Luz, déploie sa grandeur

Au portail d'entrée, la statue de Saint Jean Baptiste, nous invite à lever le regard qui, dès lors, se promènera du majestueux buffet d'orgues jusqu'à la splendeur du retable, en longeant les galeries ceinturant la nef. Dans la pénombre bordée du scintillement des bougies des chapelles latérales, le pas nous guidera vers le chœur, en passant sous un bateau suspendu entre ciel et terre.

La majesté des lieux convient parfaitement aux plus belles cérémonies et l'église vibre toujours de la ferveur des chants liturgiques basques s'élevant de la nef pour rejoindre les voix puissantes faisant frémir la voûte. Elle vibre aussi au souvenir des célébrations royales qu'elle a accueillies. Ce fut ainsi le **9 juin 1660**. L'église, plus petite que l'actuelle (elle était en cours d'agrandissement), grouille de prélats et de tout ce que la Cour du roi de France comporte de princes et princesses, de ducs et maréchaux. Tout le monde attend le cortège annoncé pour midi, dans un grand bruit de tambours et de trompettes. Les jeunes mariés entrent pour la cérémonie. En tête, **Louis XIV** suivi de l'**infante Marie-Thérèse**, fille du roi d'Espagne, venus célébrer la « solennité des noces » du roi de France avec sa parente espagnole, en conclusion d'un traité de paix conclu sur l'île des Faisans. Ce fut une cérémonie grandiose qui dura trois heures, présidée par M^{sr} d'Olce, Basque, évêque de Bayonne.

Le souvenir de ce mariage royal reste vivace tant la population de Saint-Jean-de-Luz, qui vivait alors une période de prospérité, fut honorée d'avoir été choisie par le roi pour célébrer son mariage, fut éblouie par les fastes qui l'accompagnèrent, fut heureuse des pièces d'or

jetées à la foule après la cérémonie. Lorsque les travaux de l'église furent achevés, quelques années après le mariage, la porte par laquelle étaient entrés les épousés fut murée, au profit l'actuel portail. Une plaque gravée rappelle le passage par lequel le roi et l'infante virent consacrer leur union.

EST-CE LE SEUL ROI QUI EST VENU SE PRÉSENTER DANS L'ÉGLISE LUZIENNE POUR CÉLÉBRER UN MÉMORABLE ÉVÈNEMENT ?

Non, il y en a trois autres qui, depuis le XV^e ou le XVI^e siècle, viennent tous les ans, au moment de l'**Épiphanie**, offrir leurs présents au petit né de la crèche. Il s'agit des trois **Rois Mages, Melkior, Balthasar et Gaspar** qui, après une virée en ville, suivent l'ange et pénètrent dans l'église au chant de *Xristo Guziek Dezagun*. C'est une tradition vivace depuis le temps où les pêcheurs, partis à la recherche des baleines sur les eaux canadiennes, avaient obtenu du Pape la substitution de la procession de la Fête Dieu (pour laquelle ils étaient absents) par celle de la procession de l'Épiphanie. À cheval d'abord, puis à pied ensuite, les trois Rois Mages représentant, selon la tradition, les Africains, les Asiatiques et les Occidentaux, viennent manifester l'universalité du

message évangélique et l'étonnante annonce d'un Dieu fait homme et, qui plus est, dans la fragilité. Cette procession se perpétue de nos jours et ouvre à l'accueil des Autres et à la Bonne Nouvelle.

Qu'en pense le **bateau**, qui flotte entre terre et ciel, de tous ces passages royaux ? Il reste impassible, mais ondule autour du câble qui le supporte. Sa position, par rapport à l'axe de l'édifice, ne cesse de varier au gré du temps. Jadis, les patrons pêcheurs, lorsque l'église était ouverte à 6 heures du matin, venaient regarder l'orientation du bateau et décidaient, selon sa position, de sortir ou non en mer. Il y a peu, une paroissienne me dit avoir remarqué que le bateau changeait de position en fonction de la météo et que, lors de grosses tempêtes et de grêle, il se posait à l'horizontale. Je vous livre cette question : avons-nous un **bateau baromètre**, comme l'interprétaient les anciens pêcheurs ? À nous d'observer ses mouvements et d'en tirer un enseignement. L'existence même de Saint-Jean-de-Luz n'est-elle pas liée à ses bateaux qui, autrefois, traquaient la baleine aux abords de l'**Île Royale** ?

[Jacques Ospital]

Anne-Marie Vergez, vous avez été patron-pêcheur de longues années au port de Saint-Jean-de-Luz/Ciboure, à bord de votre bateau Nabikari (désir et volonté). Quels souvenirs avez-vous de cette expérience de pêche ?

J'ai commencé à pêcher comme matelot, en 1988, avant d'acheter mon bateau en 1992, sur lequel j'ai navigué jusqu'en 2018. J'ai choisi la pêche à la ligne, à l'hameçon, fort répandue à l'époque puis réduite suite au pillage de la fosse de Capbreton par des pélagiques, et qui reprend vie de nos jours.

Parmi les multiples souvenirs, je garde en mémoire une belle action de solidarité d'une dizaine de petits bateaux. Informés qu'un fileyeur pêchait illégalement dans la fosse, tous ensemble partent, encerclent et bloquent huit heures durant le contrevenant, jusqu'à ce que les Affaires Maritimes, réticentes, viennent constater l'infraction.

Vous parlez de petits bateaux. Quel type de pêche est pratiqué au port de Saint-Jean-de-Luz/Ciboure ?

Il existe une grande variété de bateaux et de modes de pêche. On trouve des ligneurs et palangriers, des fileyeurs, des chalutiers (art traînant), des caseyeurs, des bolincheurs, des canneurs. Les petits bateaux ou pêche artisanale (art dormant) travaillent à la journée, sans dépasser 20 miles. Sur les 35 bateaux du port, ils représentent 80 % de la flottille et, le soir, on les voit alignés le long des pontons.

Cette activité mobilise une centaine de pêcheurs, parmi lesquels, soulignons-le, trois femmes, et induit des emplois annexes.

On parle de plus en plus de l'épuisement de la ressource à propos de la pêche. De votre expérience, pensez-vous que vous avez contribué à cette raréfaction de la ressource ?

Ma réponse est nette. Les petits bateaux, la pêche artisanale, n'interviennent que dans un espace limité. C'est leur jardin et, comme tout bon jardinier, ils veillent à préserver la ressource qui est leur gagne-pain. Ils y sont très attentifs. Le mal ne vient pas d'eux, mais des gros bateaux qui bénéficient de très forts quotas de pêche, alors que les quotas attribués aux petits sont minimes. La politique des quotas favorise la pêche industrielle qui n'a pas de limites, rase un espace et repart en engendrant énormément de rejets de poissons morts. Ainsi, les quotas vont majoritairement aux destructeurs et ce ne sont certainement pas les petits pêcheurs à l'hameçon qui menacent les stocks de poissons ! J'ajoute que les pêcheurs de notre

Regard sur le port de pêche



port sont engagés, depuis plusieurs années, à rendre la mer plus propre et, à cet effet, ils disposent de sacs pour exclure tout rejet en mer. De plus, dans un esprit de solidarité, le matériel usager est recyclé et envoyé au profit de pêcheurs pauvres au Sénégal et Haïti.

Faut-il croire que l'avenir de la petite pêche est menacé ?

C'est, hélas, un danger et la politique mise en place actuellement pour mettre à la casse nombre de petits bateaux est un signe qui ne manque pas d'inquiéter.

Pour défendre la petite pêche, nous avons entre pêcheurs locaux, bretons et méditerranéens créé « la plateforme de la pêche artisanale », pour défendre nos droits. En 2021, nous avons gagné un procès contre l'État sur la question des quotas de thon rouge. L'affaire est en appel. Lorsqu'on se souvient que le port de Saint-Jean-de-Luz/Ciboure fut le premier port thonier de France, comment comprendre qu'un petit bateau local entouré d'une bande de thons n'ait pas le droit d'en pêcher un seul ?

À vous entendre, j'ai l'impression que le monde de la pêche est isolé, peu connu de la plupart des terriens.

Il est certain que le port a perdu l'éclat qu'il avait du temps où l'esprit coopératif régnait

« Le port de pêche de Saint-Jean-de-Luz »
Laulié.

en maître sous l'impulsion d'un homme exceptionnel : Koxe Basurco. Au fil du temps, des coopératives ont disparu, et les gestions directes par les pêcheurs, comme la criée, l'outillage public ou la glacière, ont été supprimées. Lors de sa liquidation de la coopérative, Logicoop a tenu à verser 1/3 des sommes disponibles à un fonds, « Baltxan », créé à l'initiative de gens de la terre qui, par des prêts sans intérêts, apporte son soutien aux petits pêcheurs, au gré de leurs besoins.

L'avenir de la pêche au port de Saint-Jean-de-Luz/Ciboure est-il donc l'affaire de tous et non seulement celle des seuls pêcheurs ?

L'âme de nos deux cités c'est, de tout temps, le port de pêche en pleine activité. On ne peut se résoudre à le réduire à une simple carte postale désuète.

Tout le monde est concerné et les consommateurs doivent encourager l'achat de poisson local. Outre le fait qu'ils favoriseront le maintien de l'activité, ils bénéficieront de l'apport de poissons du jour, garants de fraîcheur et de qualité supérieure.

Arraina Bizi Bizia ! (poisson frais !)

[Entretien rapporté par **Jacques Ospital**]

Quand la maison dit « JE »

Non, l'auteur de ces lignes n'a pas abusé de boissons capiteuses à l'heure de s'adresser aux lecteurs et lectrices de *Denak Argian*. Il est bien question ici de... maison qui parle ! Par quel prodige ? La question paraît légitime, et la réponse relativement simple.



© P. Etcheverry-Ainchart

Le linteau de la maison Chabatchenea, dans l'actuel collège Sainte-Marie de Saint-Jean-de-Luz. Outre la sentence, la maison dit « Jean de Casabielhe me fit faire. »



© A. Curutcharry

Le linteau de la maison Hiriberria à Baigorri : « Je suis née infançonne, je mourrai infançonne. » (« infançon » désignant une strate de petite noblesse).

UNE PERSONNALITÉ JURIDIQUE

Pour comprendre, il faut revenir quelques siècles en arrière, et observer le Pays Basque du Moyen-Âge. À l'époque, qui est celle de la féodalité et du pouvoir oppressant des seigneurs locaux, les communautés villageoises, baptisées « *auzo* » (littéralement « quartier » et « voisin » à la fois), se défendent en s'organisant collectivement : elles créent leurs « coutumes », sortes de codes juridiques populaires qui établissent les règles de vie communes, droits et devoirs de chacun, ainsi que le fonctionnement en assemblées villageoises et provinciales (dont le fameux « *Biltzar* » pour la province de Labourd).

Dans ce cadre, qui varie d'une province à une autre, la règle générale veut que le statut social de quelqu'un lui soit donné par celui de la maison dont il est issu. Ainsi, si sa maison

est une « *etxezabar* » (« vieille maison », donc « bonne » maison), le statut juridique d'un homme ou d'une femme sera plus élevé que s'il est d'une « *etxeberri* » (« maison nouvelle »), ou plus encore que s'il n'est pas propriétaire de sa maison...

Ce statut est d'ailleurs collectif, l'*etxe* à ces époques étant le siège de la famille au sens large (la fameuse « famille souche »). Grands-parents, parents, enfants, tout le monde vit dans la maison et en assume le statut, de sorte que l'individu disparaît totalement derrière l'*etxe* dont il est le fils ou la fille. En milieu rural encore aujourd'hui, il n'est pas rare qu'une personne soit appelée par le nom de sa maison plutôt que par son patronyme d'état civil. Même à l'église, au cimetière ou dans le cortège funéraire, chaque maison a sa place, plus ou moins proche de l'autel selon le statut social.

UNE PIERRE COMME CARTE D'IDENTITÉ

Une fois rappelée cette réalité si éloignée de celle d'aujourd'hui, fondée sur l'individu, on comprend mieux comment la société basque de l'époque soit allée jusqu'à laisser symboliquement l'*etxe* « parler » à la place de ses habitants.

C'est en effet la maison elle-même qui s'exprime devant quiconque s'en approche. Elle le fait par cet élément éminemment lié à un XVII^e siècle durant lequel le travail de la pierre commence à supplanter celui du bois dans l'architecture : le linteau. Véritable carte d'identité stratégiquement placée juste au-dessus de la porte d'entrée, cette pierre généralement ornée en champlévé reproduit les premiers mots que l'*etxe* adresse à son visiteur, souvent à la première personne. Par elle, la maison dit son nom, ceux de ses maîtres ou de ceux qui l'ont édifiée, fait figurer leurs outils de travail, une symbolique religieuse, parfois un message. À l'instar des tailleurs de pierres tombales, qui sont souvent aussi leurs propres créateurs, les linteaux sont parfois des ouvrages d'art de toute beauté.

Par le linteau, l'*etxe* dit « JE » au nom de toute une lignée. Elle affirme que ce n'est pas l'*etxe* qui appartient à la lignée, mais bien la lignée qui lui appartient.

Le Code civil de 1804 fera voler cet édifice en éclats. Quant à la maison, devenue aujourd'hui source potentielle de profit autant que foyer familial, loin de parler à la première personne, elle est désormais muette.

[Peio Etcheverry Ainchart]

Organisée conjointement par l'Office de tourisme et le service culturel de la mairie d'Ascaïn, la 8e édition de Pastore Lore aura lieu les 9 et 10 octobre. Elle est devenue une rencontre importante de l'automne, c'est l'occasion de se retrouver, hors saison, autour de la vie pastorale et agricole du village.

Le temps de la transhumance est arrivé. Les pottoks de la Rhune seront, bien évidemment, au cœur des animations. Ces petits chevaux semi-sauvages vont redescendre vers la vallée. Ils passeront par le Chemin des carrières, au pied du sommet mythique de la Rhune. Rassemblés dès le lever du jour à Koralandia par les éleveurs et les bénévoles d'Ascaïn, de Sare et d'Urrugne, les chevaux sauvages descendront ensuite les pentes, accompagnés du cri des irrintzinari, de cavaliers en costumes traditionnels, de danseurs et de joaldunak (porteurs de sonnailles). La descente est suivie par des centaines de spectateurs massés tout au long du parcours, jusqu'au cœur du village d'Ascaïn.

Place ensuite aux diverses animations. Tout au long de la journée, il sera ainsi possible d'apprécier vaches, chevaux et moutons des élevages azkaindars et de découvrir les animaux du parc animalier Etxola de Sare. Sous des chapiteaux, des expositions d'artisans et de producteurs labellisés Idoki permettront d'admirer des sculptures sur bois, des céramiques, de goûter du miel, des plantes aromatiques,



La transhumance des pottoks.

La Fête pastorale de l'environnement

a lieu à Ascaïn, tous les ans au mois d'octobre. Elle a été créée en 2004.

des piments, des légumes, des fromages, des confitures de lait, des crèmes glacées au lait de brebis... Au programme : des danses, un repas avec les éleveurs sous la halle couverte, des démonstrations de tonte de brebis ou du travail des chiens de bergers. Un maître-artisan cidrier fera une démonstration de pressage de pommes.



De 9 à 12 h, les amateurs de pâtisserie auront l'occasion de participer au 2^e concours du gâteau Pastore Lore à la pomme, préparé sur place en public (inscriptions à l'Office de tourisme).

Un concours de brouettes fleuries ouvert à tous est également lancé ; seule condition, la composition florale devra aussi contenir des pommes. Des balades en calèches seront offertes aux enfants.

À partir de midi, un menu unique intitulé Pastore Lore sera proposé à la dégustation, dans les sept restaurants participant à l'opération.

Nouveauté cette année : les organisateurs ont mis en place le système du *baso berri* (dès à présent disponible à l'Office de tourisme) pour les consommations à la buvette.

N'oubliez pas de venir partager ces belles journées de la transhumance !

[Michelle de Prévaux]



Hendaye, un site où s'expérimente et se pratique le développement durable

Avec un site naturel remarquable, sa plage, sa baie, ses contours, n'est-on pas, ici, particulièrement sensibilisé à la protection de l'environnement marin, à ce milieu exceptionnel et à sa diversité ? Beaucoup d'initiatives pour un Océan durable se sont installées sur ces rives, en vue de mieux connaître et protéger ce joyau.



Tout au long de l'année, des actions sont lancées par la Ville, au nom des labels nationaux décernés, et les associations, vers les scolaires, les professionnels du milieu marin, les plaisanciers, vers tout public afin de fournir des clés pour agir et adhérer, chacun à son échelle, au respect de cet environnement et devenir, à son tour, une sentinelle de la mer.

DES ACTIVITÉS ÉCORESPONSABLES

Pour Mikel, « être acteur de son environnement est accessible à tous, chacun peut apporter sa contribution, c'est facile et les écocgestes sont à portée de tou ».

Des actions plus ciblées sont mises en œuvre, soit concernant les déchets marins, la plupart non recyclables et fatals pour les espèces marines, soit la concertation sur les usages du milieu naturel. C'est avec Surfrider le ramassage raisonné en bord de plage, avec le CPIE la

venue de témoins, de spécialistes et conférenciers, avec le Littoral l'organisation d'ateliers qui sont autant d'encouragements à contribuer à préserver la santé de cet ensemble naturel. Tous les aspects environnementaux sont audités et, dans ce cadre, des animations nature sont régulièrement montées vers un public familial, comme des sorties-découverte de la faune et de la flore à marée basse, ou des dunes végétalisées de Sokoburu.

Des campagnes de sensibilisation à sauvegarder les ressources naturelles, comme la biodiversité de ce territoire, sont mises en œuvre, en vue de conserver ses atouts culturels bâtis et vivants, selon une large organisation locale tournée vers un mode de tourisme plus durable. À Abbadia c'est, par exemple, découvrir tous les intérêts naturalistes et culturels de ce domaine emblématique. Avec les opérations Littoral, c'est surtout en période estiva-

le d'informer les randonneurs et visiteurs, en activité sportive ou récréative, au respect des zones balisées.

Séance
« atelier littoral ».

SPORTS DE NATURE

Dans les pratiques de sport côtier, chaque participant est sensibilisé à l'utilisation de produits biodégradables, au réflexe de ramasser ses déchets, à respecter les zones ou participer, les jours venus, au nettoyage de la plage. « À travers ce champ de vagues » dit Pablo, un surfeur habitué de la Grande Plage, « on fait l'expérience de la nature. Cette activité ludique construit même une forte réceptivité au rythme et à la fragilité de cet environnement ».

À la voile, l'accent est aussi porté sur les bonnes pratiques, communes aux sports de nature, car elles garantiront la durabilité des activités de sport et de loisirs en mer. Pour Xabi, « La connaissance du milieu naturel participe ainsi à son respect comme à trouver, dès qu'il est menacé, des solutions. Toutes les initiatives solidaires sont bienvenues ».

L'océan et le littoral qui le borde ont bénéficié d'un changement de regard à mesure que s'est diffusé le concept de développement durable. Sa forte attractivité économique et résidentielle a montré sa forte image écologique et le soin pour sa protection et sa conservation. Ces structures locales, modestes, associatives, publiques ou institutionnelles participent à préserver le capital naturel de ce lieu, comme au bien-être de ses habitants et à un meilleur accueil de ses visiteurs. On mesure là l'effort et la ténacité à réunir pour une prise de conscience écologique durable et pour la « sauvegarde, de la maison commune », selon le Pape François.

[Gilbert Ponticq]



Pavane pour un héritage de la main gauche...

Né le 7 mars 1875, dans une des plus belles maisons de Ciboure donnant sur le port que ce village de pêcheurs partage avec Saint-Jean-de-Luz, Maurice Ravel ne vécut que quelques mois au Pays Basque.

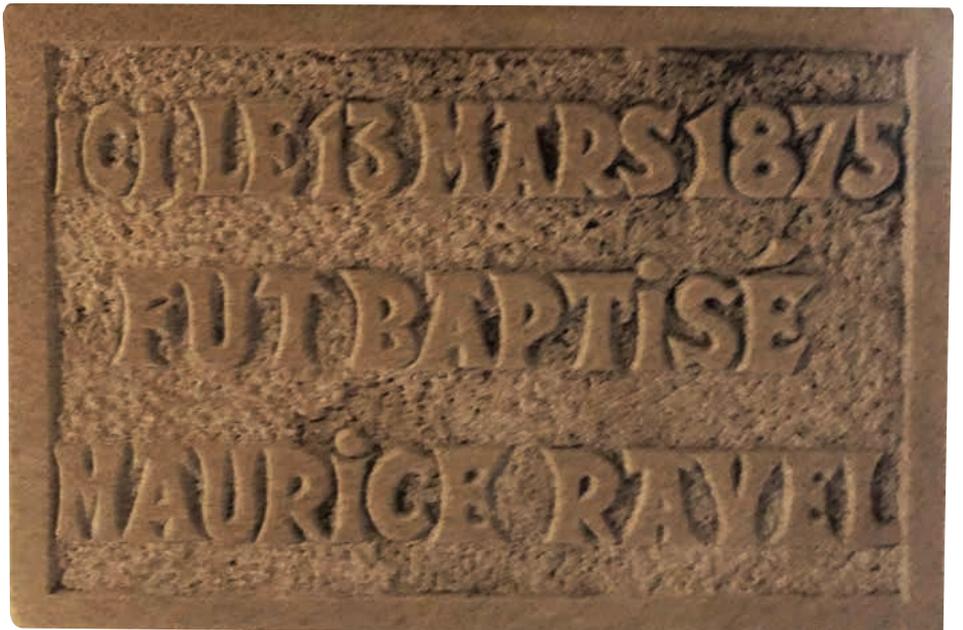
Qu'importe aux Basques ! Né au Pays basque, Ravel est Basque !

La vérité est tout autre : Joseph Ravel, son père, originaire de Versoix, sur les bords du Lac Léman, est suisse. Sa mère, Marie Delouart, est espagnole. Cette double origine façonnera la vie et l'œuvre de Ravel. De l'origine suisse de son père, brillant ingénieur reconnu comme l'un des créateurs de l'automobile, Ravel héritera de sa passion pour la précision et l'invention. « *La précision diabolique de ses compositions* » lui a valu d'être qualifié « *d'horloger suisse* » par Igor Stravinsky !

Les origines espagnoles de sa mère se retrouveront dans son travail d'écriture et bon nombre de ses partitions - *Habanera*, *l'Heure Espagnole* et *le Boléro* - témoigneront de son attirance pour cet étranger si proche de son pays natal.

Vénéralisé au pays basque, Ravel l'est également en Suisse... mais pour d'autres raisons : une sordide histoire d'héritage ! Célibataire et sans enfant, Maurice Ravel disparaît le 28 décembre 1937, à l'âge de soixante-deux ans, laissant pour seul et unique héritier son frère Édouard, légataire de toute sa fortune et de ses droits d'auteur, dont il est bon de rappeler qu'ils s'élevaient à la somme de 1 490 000 €, par an, pour le seul « Boléro » jusqu'à ce que cette œuvre tombe, en partie, dans le domaine public.

Est-ce pour remercier la Sainte-Vierge d'un tel cadeau que le frère et la belle-sœur de Maurice Ravel décidèrent de faire une apparition à Lourdes, dans le courant de l'année 1954 ? Victimes d'un accident de la circulation à quelques kilomètres de Lourdes, nos deux héritiers s'en sortirent « *par miracle* ». Revenus à Saint-Jean-de-Luz, ils firent appel à une jeune masseuse, Jeanne Taverne, qui leur prodigua des séances de rééducation durant de longs mois, avant d'être engagée à leur service exclusif et de s'installer, à plein temps, dans leur maison luzienne où son mari, Alexandre Taverne, ancien coiffeur et cafetier, ne tardera pas à venir la rejoindre.



Inscription au baptistère de l'église Saint Vincent de Ciboure.

Au décès de son épouse, en 1956, Édouard Ravel décide de faire de Jeanne Taverne sa légataire universelle. Pour ne pas s'opposer à la volonté d'Édouard, Alexandre Taverne accepte, en mari complaisant, de divorcer pour permettre à Jeanne d'épouser Édouard ! Tout est fin prêt et les noces se présentent sous les meilleurs auspices – *dans ce cas on aurait pu écrire « hospices »* – mais, huit jours avant de passer devant Monsieur le Maire, Édouard décède, âgé de quatre-vingt-deux ans, laissant sa fortune à Jeanne ex-Taverne, sa fiancée ! Libre à nouveau, « l'ex-future-veuve » épouse en secondes noces son ex-mari, en lui apportant en dot un contrat stipulant que « *les biens de chacun des époux reviendront à l'époux survivant* ».

Quatre ans après ce merveilleux « mariage d'amour », Jeanne décède à son tour, laissant toute sa fortune à Alexandre, son unique héritier et deux fois maris, qui déclarait avec humour : « *J'ai toujours eu de la chance, et c'est normal : je suis le treizième d'une famille de treize enfants !* »

Mais comme « Boléro » n'en finit pas de rimer avec « Figaro », notre ancien coiffeur se remarie en 1970, avec une jeune femme au doux nom de Georgette, coiffeuse de son état, dont il fera son unique héritière et une très jeune veuve puisque Alexandre disparaîtra trois ans après leur mariage...

Et c'est ainsi que les héritiers des droits de Maurice Ravel, compositeur qu'ils n'ont jamais connu et avec lequel ils n'ont pas le moindre lien de parenté, perçoivent encore plusieurs millions d'Euros de droits d'auteur, provenant des Etats-Unis et d'Espagne, entre autres, où les œuvres de Ravel ne sont pas, contrairement à la France, « tombées dans le domaine public »...

[Bernard Carrère]

La Place Louis XIV en feux

Lieu de convergence des fêtes de la cité de Saint-Jean-de-Luz, la place Louis XIV est témoin d'une diversité de feux. Nous n'allons pas parler de ces sinistres bûchers érigés en 1612 où d'innocentes femmes, accusées de sorcellerie, furent brûlées vives sous le regard pervers et implacable du juge de Lancre. Restons à des événements d'actualité plus réjouissants.

FÊTES D'ÉTÉ

Quelle magnifique trouvaille que celle qui oblige les parents à laisser sortir leurs enfants tard dans la soirée ! La place Louis XIV détient le précieux sésame. Il s'appelle « Toro de Fuego ». Un chroniqueur décrit cette pittoresque coutume, importée d'Espagne, reprise et abandonnée par nombre de villes de la région, à l'exception de Saint-Jean-de-Luz qui la conserve précieusement depuis plus d'un siècle : « *Ce taureau de feu, ce mannequin en forme de taureau traversant la foule en lançant une pluie de feu et d'éclatements de pièces d'artifices. C'est une originale occasion de joyeux amusements* ».

Précédée de la traditionnelle campagne de confettis, où les enfants s'en donnent à cœur joie, l'apparition du toro crée une joyeuse débandade d'enfants criant et courant dans tous les sens pour éviter ou poursuivre la factice bête de feu. Hélas, les normes de sécurité nous privent du moment magique où, comme par le passé, jaillissait et s'élançait dans le ciel une couronne de feu que les yeux émerveillés suivaient dans un grand sifflement.

Le toro de fuego est bien plus qu'une tradition, c'est un rituel auquel sont conviés tous les habitants, tous les vacanciers, tous les enfants de la cité.

IHAUTERRIA (CARNAVAL)

Le bigarré cortège, les fanfares, les danseurs, les géants, l'ours, les enfants et parents masqués ou déguisés, précédant le mannequin de San Panzar, *pénètrent dans la place. C'est le moment du jugement, déclinant tous les*

égarements dont est responsable San Panzar, se référant aux comportements actuels des acteurs locaux. Le verdict est impitoyable. Le bûcher sur lequel est posé San Panzar prend feu, sous les murmures approbateurs de la foule, et notre pauvre coupable se trouve réduit en cendres.

SAINT JEAN BAPTISTE

Honorant son patron, la ville est en fête. Le 23 juin 1914, Maurice Ravel écrit : « *Hier, feux devant l'église et sur la place. Celui-ci laïque, augmenté de pyrotechnies à la même heure, pour embêter le clergé* ».

De mémoire de Luziens, la célébration du feu de la Saint Jean devant l'église précède toujours la cérémonie similaire sur la place Louis XIV. Si Maurice Ravel parle de simultanéité entre les deux manifestations, il doit faire référence à la période où le climat était tendu entre l'Église et l'État, suite à la loi de séparation, à la sécularisation des religieux et aux vifs incidents occasionnés par les inventaires. Depuis lors, l'harmonie existe entre les deux parties et, rituellement, les autorités municipales sont présentes au premier des deux feux, devant la porte de l'église. Puis le cortège, agrémenté des sapeurs-pompiers en grand uniforme, part en musique pour allumer d'une même flamme le feu municipal.

Le feu d'artifice qui clôt le double embrasement des brasiers célèbre cette tradition séculaire des fêtes de la Saint Jean, alliant sans heurts célébration religieuse et festivités profanes.

[Jacques Ospital]

*« Partons joyeusement,
tout feu tout flamme, faire la fête
place Louis XIV ! »*

Toro de fuego,
Saint-Jean-de-Luz.



Hendaye, quand la Fête nous submerge

La Fête est, à chaque fois, un moment à part dans notre environnement habituel. Elle nous fait sortir du quotidien, de nos habitudes, de nos routines. Si elle est non-essentielle pour certains, elle demeure une forte recherche de collectif et d'altérité.

À Hendaye, ici comme ailleurs, la Fête marque l'année, elle est même un invariant, il suffit de retrouver et relire les agendas. La Fête, qu'elle soit nouvelle, récente, traditionnelle ou plus ancienne, s'associe aux saisons, aux âges de la vie, à la mémoire, à la culture locale, à la caractéristique patrimoniale du lieu comme au site et à sa qualité naturelle.

Vivre, habiter, visiter ou résider à Hendaye, n'est-ce pas se laisser inviter et participer à la Fête ? Il est difficile d'en parler au singulier tant ces rendez-vous de loisir, de dialogue, de convivialité, de délasserment, rythment l'année.



La Fête du Chipiron.

AU FIL DU CALENDRIER

Certes en 2020 et 2021, tant d'envies de sortir se sont heurtées à des restrictions sanitaires successives, mais la Fête reprend des couleurs et, sans présumer du programme en cours, pourquoi ne pas faire un grand tour de ces événements, non pour ne pas les oublier mais parce qu'ils activent, en quelque sorte, notre entrain et, aussi, nos solidarités économiques et sociales.

Ainsi l'année s'ouvre par la Fête de Bixintxo, les fêtes patronales dont l'origine en janvier était liée à la présence des marins dans leur famille permettant, avant de longs mois en mer, de fêter leur saint patron. Si St-Vincent est célébré avec solennité dans son église, c'est en ville le retour de Pellot, célèbre corsaire hendayais, accueilli par les enfants habillés en corsaires, défilant dans les rues autour de son bateau, et la remarquable Tamborrada, créée par Txema Egiguren en 2008. Si les tambours n'ont pas encore retenti cette année, un hommage de cœur a été rendu à son

regretté organisateur. La Tradition n'apporte que du bon à se rassembler.

Après le Carnaval, l'été est rejoint avec le Mai du Théâtre, la Fête de la Musique en juin, qui rassemble tant de groupes musicaux, orchestres et chorales diffusant tous les styles de musique dans la ville. Entre-temps, la saison culturelle, les salons et colloques, les soirées à thèmes et le salon des peintres hendayais s'installent en divers lieux et espaces, trouvant leur public dans un bon esprit de participation, d'échange et de divertissement.

UN ÉTÉ DENSE ET FESTIF

Puis l'été s'ouvre avec ses incontournables rendez-vous. La fête du Chipiron, le 13 juillet, avec sa météo incertaine qui donne à plaisanter mais fait toujours garder le sourire, où chaque stand est repéré par les connaisseurs et les habitués et par sa recette, la meilleure à déguster. La fête de la Mer, avec la messe du souvenir qui réunit les gens de mer, suivie de la bénédiction au large en pensant à tous les disparus liés par la même chose, l'Océan. Puis ce sont les animations au Port, les repas de la mer mijotés par des maîtres-coqs pour un équipage nombreux de visiteurs. Vont se succéder la kermesse paroissiale, le premier dimanche d'août, suivie du clou de la saison avec l'Hiri Besta et la Fête Basque, qui se tient depuis 1930, avec sa cavalcade au son des fanfares, bandas ou autres txarangas, et en tenue traditionnelle. Encore plein de moments de réjouissance et de liesse ! Combien de particularités et d'anecdotes dit-on, se décrivent à ces occasions, les rencontres inopinées et réjouissantes qui se racontent, sur le suspens des jeux et des tombolas, le défilé des chars, la qualité des produits locaux et le savoir-faire de tant de volontaires et de bénévoles. Une festivité, c'est bien une performance vivante et irremplaçable.

PARTAGER ET FAIRE PLAISIR

Encore la Fête avec les sardinades de Caneta, la saison d'Orgue, le festival Guitardale, les animations et autres spectacles de danse, de rues ou de pyrotechnie, le festival Bidasoa Folk et les ateliers créatifs. Avec l'automne, il est temps de souffler et prendre du repos dans les associations, chevilles ouvrières depuis des mois de ces temps forts, comme pour les publics accompagnants, si compacts et fidèles. Des journées à thèmes se poursuivront, plus centrés et sélectifs, avec les calendriers sportifs, le festival de cinéma court-métrage et autres animations ludiques, solidaires et intergénérationnelles, autour de pintxo pote. La fin de l'année se ponctue avec le marché et la parade de Noël, les concerts et le traditionnel et festif Olentzero, une tradition au sens d'aujourd'hui.

Ce n'est un secret pour personne, on a ici le goût de la Fête bien faite et de la partager avec passion. Chaque Fête a ses règles, ses codes, ses rites et son propre rythme ; elle est vie elle-même. Du plaisir, celui de ces fêtes en témoigne. Ne sont-elles pas nécessaires à notre respiration collective.

[Gilbert Ponticq]



Les fêtes de la Saint Michel à Ibarron : le petit cochon à l'honneur

Gabriel Delluc, artiste peintre de Saint-Jean-de-Luz, écrivait le 4 octobre 1909, sur une carte postale représentant la place d'Ibarron, à un confrère de Bois le Roi : « *Je suis dans un coin charmant pour quelques jours. Je viens de passer un délicieux moment à Ibarron. Il y avait une petite fête locale sous ces beaux chênes, un violon et une clarinette faisaient danser des fandangos. Sur la petite place, une partie de pelote, les quilles autre part, c'était épatant à voir. Poésie, poésie...* ».

Les fêtes si anciennes de la Saint Michel ont peut-être perdu un peu en poésie, mais elles ont conservé leur sympathique convivialité. La soirée du petit cochon, le vendredi soir à l'ouverture des fêtes de la Saint Michel (29 septembre), en est l'élément moteur.

Comment une petite fête de quartier peut-elle réunir, chaque année, plus de mille personnes autour d'une même table ?

L'idée a parcouru un long chemin. Le comité des fêtes, toujours animé par les jeunes du quartier, recherchait une formule qui plairait aux participants. Autrefois, les manifestations avaient un caractère plus intimiste et les événements culinaires avaient lieu en famille ou dans les quatre restaurants du quartier, le dimanche et le mardi des fêtes. Dans les villages alentour, et par adaptation aux habitudes de vie plus urbaines, on mettait de plus en plus l'accent sur une animation de week-end. À défaut d'abri permanent, un chapiteau fut installé sur la place du fronton et, les premières années, un zikiro réunissait jusqu'à 200 personnes, dont la plupart se retrouvaient au même endroit le dimanche pour la célébration de la messe en l'honneur du Saint Patron du quartier. Mais une certaine lassitude s'installa et on essaya pendant deux ans une choucroute, sans trop de succès.



IbarrunGU bestak 2022.



Au début des années 80, un des organisateurs du comité, se rendant à Miami pour rendre visite à son copain puntiste professionnel, assista à une grillerie de petits cochons à la mode cubaine. L'idée était là, mais fallait-il trouver les grilleurs. Après plusieurs essais, les « brûleurs » traditionnels de Saint Pée, Joseph Malcorra aidé de David Ursuegui, se déclarèrent prêts à relever le défi et, d'entrée, ce fut un succès culinaire.

La disponibilité d'Inharria, à partir de 1992, offrit une capacité d'accueil supérieure et un point d'attraction supplémentaire. Dès lors, le nombre des convives augmenta chaque année, les amoureux de viande et d'ambiance venant de toute la côte sud. Une certaine année, le nombre de convives atteint 1 300, contraignant le comité à mettre en place un système de réservation permettant de fixer par avance un plafond.

Depuis trente ans, le succès a été au rendez-vous. L'ambiance de divertissement autour d'un grand bar et d'une bonne table, le service

étant assuré par la jeunesse du quartier, qui recrute à partir de 12 ans et manifeste sa joie d'accueillir la famille, les copains et les voisins dans une atmosphère de bal musette, offre aux participants l'insouciance et le plaisir de partager un moment de communion. La convivialité toute simple entre générations et villages est au cœur de la manifestation. Les jeunes du quartier sollicitant l'aide de leurs camarades venus d'ailleurs, assurent le service de 1200 convives. Les anciens membres du comité devenus adultes, assurent la préparation, la cuisson et la découpe des 50 petits cochons. Les plus anciens se réunissent la veille pour aménager les tables et, le jour même, les plats d'entrée et de dessert, ainsi que le gros de la vaisselle. Les membres du comité avec leurs copains assurent la gestion continue du bar. Cette fête du bien-vivre ensemble entre générations, sans aucun esprit marchand et dans le respect de la tradition, est un véritable trésor d'ici.

[Pello Fagoaga]

L'Axoa de Saint-Pée sur Nivelle

Pascal Berrotaran, votre famille est propriétaire depuis plusieurs générations de l'hôtel restaurant la Nivelle.

Est-il vrai que l'Axoa est né à Saint-Pée ?

Dans le souvenir des générations qui m'ont précédé, c'est tout à fait exact. Ce plat à base de viande de bœuf et de vin rouge était généralement servi les jours de marché et pour les enterrements. Les communes des alentours ont repris ensuite la recette en substituant le bœuf par du veau.

La préparation est simple. De l'oignon, de l'ail, des poivrons rouges et verts, des piments du pays dits « d'Anglet » que l'on fait revenir avant d'y ajouter du vin rouge coupé

avec de l'eau. Le bœuf haché gros est cuit à part à la poêle, avec sel poivre et piment d'Espelette. Le tout est ensuite mis dans un faitout accompagné d'un bouquet garni et

cuit pendant une heure et demie. Le plat est servi avec des pommes de terre vapeur et, pourquoi pas, un bon Irouléguay rouge.

[Propos recueillis par **Jean Sauvair**]



Le Marmitako

Immanquable à la kermesse paroissiale de Ciboure, c'est du fond des barques des pêcheurs basques que nous vient le Marmitako. En effet, nos braves marins pêcheurs préféraient embarquer avec eux des denrées qui se conservent plus longtemps : des pommes de terre, des piments, des oignons...

Il ne manquera plus que le thon fraîchement pêché !

À cette recette traditionnelle, s'ajoutent du fumet de poisson, des tomates, de l'ail...

Pour préparer le Marmitako : dans un fait-tout, faites revenir, avec de l'huile d'olive, de l'oignon, des tomates et de l'ail ; puis ajoutez les pommes de terre pelées et coupées. Assaisonnez, puis mouillez avec le fumet de poisson. Recouvrez et laissez mijoter à feu doux. 10 minutes avant de servir, ajoutez le thon coupé en dés. On egin !



La chapelle d'Akotz.

La chapelle d'Akotz fête ses 72 printemps !

Faute d'avoir pu célébrer ses 70 ans (pour cause de pandémie Covid-19, bien sûr), la chapelle s'apprête à célébrer ses 72 printemps. Ce sera chose faite les 16, 17 et 18 juin prochain à l'occasion des fêtes annuelles d'Akotz, en ce quartier excentré de Saint-Jean-de-Luz figurant dans le giron de la paroisse de Bidart-Guéthary.



Vitrail de la chapelle d'Akotz.

La chapelle se dresse dans sa blancheur immaculée, en bordure de la petite route, certes moins campagnarde qu'elle ne l'était lors de sa construction, assumée par les hommes du quartier qui réalisèrent la maîtrise d'ouvrage de cet édifice typique des années 40-50, en ce quartier « *si chrétien et si basque* » que décrivait le Bulletin diocésain daté du 8 juin 1950.

Mgr Bellevue, l'évêque de l'époque, la bénit et rappela pour l'occasion qu'il lui faudrait « *veiller sur la population laborieuse* » du quartier, au cours des décennies suivantes. Voisine de la grande propriété Villa Mauresque Mendi Eder, proche de l'océan, la chapelle est demeurée ce havre dont les portes sont ouvertes tous les jours par des habitants du quartier, fidèle à elle-même. On y pénètre dans un décor de béton blanchi, à la fois dépouillé et feutré. Le passant peut y apposer sa griffe, sur le registre toujours ouvert près de la porte d'entrée.

Elle vit-là paisible, telle une « gardienne » chez qui il fait bon se recueillir. L'édifice est illuminé par l'éclat des magnifiques vitraux multicolores qui l'habillent, signés Lesquibe-Carrère, maîtres-verriers d'Anglet disparus il y a quelques années. Ces vitraux furent taillés au marteau, dans d'épaisses dalles de verre multicolores, provenant d'une verrerie célèbre du centre de la France. Témoins de la transformation du quartier, d'abord « grenier » à grains

de Saint-Jean-de-Luz, dévolu aux travaux des champs, avant de s'ouvrir à l'océan et ses activités. Akotz avec vue sur l'Océan, demeure un espace privilégié entre verdure, plages et terrains de camping, résidences modernes voisinant avec quelques maisons traditionnelles et autres édifices de style néobasque. Akotz s'est ouvert au tourisme au fil du siècle dernier, après avoir fonctionné durant des siècles, dans l'entre-soi d'un « petit village ».

[Anne-Marie Bordes]

- // À retenir donc, les rendez-vous prochains :
- **16 juin** : 16h-17h, visite commentée du lieu ; 18h, conférence d'Odile Contamin, docteur en histoire de l'art, « Les lumières de Charles Carrère ».
 - **17 juin** : 18h, concert par le chœur d'hommes Lokarri (« le lien » en basque, mot évoquant l'attachement des chanteurs à la culture basque).
 - **18 juin** : 18h, messe d'action de grâce à la chapelle, à l'intention de Mayie Ostarena qui fut, avec sa sœur Maite, la « gardienne » vigilante de la chapelle pendant toute sa vie.

SAINT PIERRE DE L'OcéAN

Les « Mardis de l'été » sont de retour à Saint-Jean-de-Luz.

Les « Mardis de l'été » sont de retour à Saint-Jean-de-Luz.

Cette année, 4 conférences seront données dans l'église Saint Jean Baptiste sur le thème de l'eau, élément essentiel à la vie de l'homme.

- **Mardi 19 juillet à 18h30** : Nicolas Susperreguy, biologiste marin, chargé de mission au Comité des pêches 64-40, abordera la question de la pêche durable.
- **Mardi 26 juillet à 18h30** : Mikel Epalza, prêtre à la Mission de la Mer, nous dévoilera les conditions de vie des personnels navigants et les dimensions humaines et spirituelles de sa mission ecclésiale.
- **Mardi 2 août à 18h30** : Xavier Larramendy, vice-président de Jakintza, association culturelle située à Ciboure, présentera l'aventure des corsaires luziens des siècles passés.
- **Mardi 9 août à 18h30** : Philippe Chalmain, historien et économiste, spécialiste des marchés de matières premières, donnera une conférence intitulée : L'eau, le feu, la terre, quelles ressources pour le XXI^e siècle dans la perspective de Laudato si ?

Une des richesses du Pays basque

Dans le numéro 74 de Denak Argian, Jesús Martín-Moro, titulaire des orgues de Saint-Jean-de-Luz, révélait aux lecteurs une des richesses du Pays basque : son répertoire de chants religieux et, plus particulièrement, les chants de Noël...
Le titre de l'article était : « Noël basque en musique ».

Moment empreint d'une douce joie, le temps de l'Avent donne lieu dans le Pays basque à la création de plusieurs chants ou la reprise de mélodies françaises adaptées en basque. Un moyen d'affermir sa foi.

L'année liturgique s'ouvre par le temps de l'Avent. Ce temps de préparation de la fête de Noël est un temps d'attente, de conversion : « Une voix proclame : Dans le désert préparez le chemin du Seigneur » (Is 40, 3). Cette période aboutit au temps de Noël, célébration de la naissance de Jésus, Fils de Dieu à Bethléem.

Ce moment empreint d'une douce joie a donné lieu au Pays basque à la création de plusieurs chants, ou à la reprise de mélodies françaises adaptées aux paroles basques (« les Anges », dans nos campagnes, a donné « Gau-erditan aingeruek », tandis que « Il est né le divin enfant » est devenu « Gaur sortu da... »). Ces mélodies habillent des textes relatant la naissance de l'Enfant Dieu dans une crèche, la joie des anges dans le ciel, l'adoration des bergers, l'adoration des Mages.

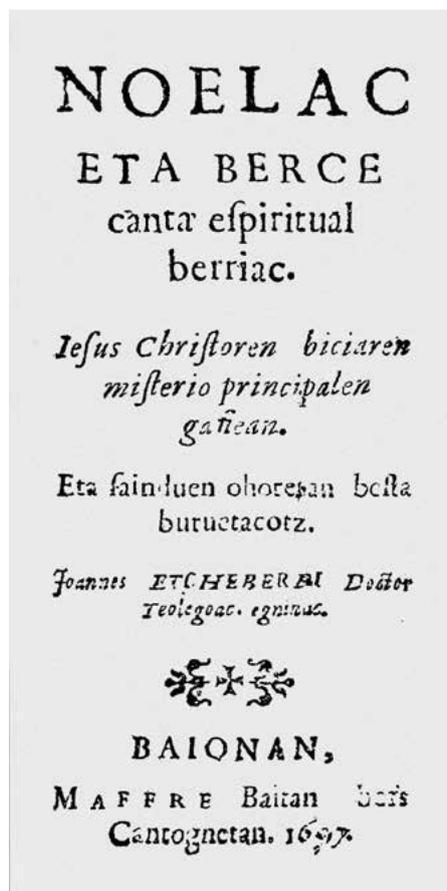
Mais ces chants nous rappellent, aussi, les affirmations de la foi concernant le mystère de l'incarnation que nous proclamons dans le Credo « Pour nous les hommes et pour notre salut, il descendit du ciel... Il a pris Chair de la Vierge Marie... ». Sans oublier la mort sur la croix : « Ta gurutzean gero odola ichuriko duelako ».

Parmi ces cantiques, nous chantons encore les suivants : Aiererik ederrenetan, Atzar gaiten, Belenen sortu zaiku, Dugun aleganzietan, Hel gaiten, Jaun handiak, ikus-azue, Kristo guziek dezagun, Oi Bethleem! Oi eguberri gaua!... Nous trouvons une première trace de ce répertoire dans le livre de Joannes Etcheberri « Noelac eta berce canta eSpiritual

berriac », qui fut publié aux alentours de 1630. Ce recueil, divisé en quatre parties, consacre la première aux chants de Noël. Son titre annonçant qu'il s'agit de « nouveaux chants », nous en déduisons l'existence d'un corpus de cantiques encore plus anciens. C'est dans ce recueil qu'apparaît le chant que nous reprenons en chœur aujourd'hui encore « Oi eguberri gaua ». Il y comporte le sous-titre suivant : « Nola saluatçaillea forthucen gaean gauça guziac boztu ciren Noela » (Comment tout s'est réjoui la nuit où le Sauveur est né). Plus près de notre temps, en 1889-90, le parisien Charles Bordes publia « Douze Noël's populaires basques ». Puis le père Donostia publia « IX Eguberri Abestiyak », en 1916. Et Dom Gabriel Lertxundi publia en 1948 le recueil « Kantikak », dans lequel nous trouvons 37 chants de Noël. Plus récemment encore, José Ignacio Ansorena a prolongé cet effort dans son « Cancionero popular vasco » (publié chez Erein en 2007), dont une partie est consacrée aux chants de Noël. Ce n'est que grâce à la patience de ces musiciens, parmi d'autres, qu'une multitude de chants populaires, qui se transmettaient par tradition orale (que ce soit en Hegoalde ou Iparralde), ont pu être notés, édités et, ainsi, sauvegardés de l'oubli. À nous d'assurer la vie et la transmission de ce patrimoine aux générations futures!

[Jesús Martín-Moro]

// Vous pouvez feuilleter le livre *Noelak* de Joannes Etcheberri sur ce lien : <http://klasikoak.arniarma.eus/faksimileak/17/EtxebZibuNoelak.pdf>



**Pour votre
communication
dans ce magazine :**
06 32 13 82 65

Denak Argian est disponible dans les paroisses de la Nivelle - Bidassoa :
[Ascain • Saint-Pée-sur-Nivelle • Sare] [Béhobie • Biriadou • Hendaye]
[Bidart • Ciboure • Guéthary • Saint-Jean-de-Luz • Socoa • Urrugne]
et partir de septembre 2022 [Ahetze • Arbonne • Arcangues • Bassussarry]

Les Doigts d'Or
 Mercerie • Chaussures • Laine
 Tissu d'habillement • Broderie
www.les-doigts-dor.fr

35, bd Victor Hugo • **S^t-Jean-de-Luz**
05 59 26 37 97
 Lundi 14h30 à 19h & Du mardi au samedi
 de 9h à 12h30 et de 14h30 à 19h

1, impasse Beau Site • **Biarritz**
05 59 43 92 85
 Lundi 14h à 19h & Du mardi au samedi
 de 9h30 à 12h30 et de 14h à 19h



**École Bilingue
 Saint François Xavier**
 San Frantses Xabier • Elebidun Eskola

64122 URRUGNE • URRUÑA
05 59 54 60 92
st-f-xavier@orange.fr

**BOUCHERIE
 DES FAMILLES**

TEL. : 05 59 26 03 69
 23, rue Gambetta - 64500 SAINT-JEAN-DE-LUZ
boucheriedesfamilles64@gmail.com

NOUVEAU
RENAULT KANGOO VAN
 entrez par la grande porte

utilitaire international
 de l'année 2022

l'ouverture latérale la plus large de sa catégorie : 1,45 m Renault Pro

LAMERAIN
www.lamerain.com

SAINT-JEAN-DE-LUZ • 05 59 51 31 30
 ZI Layatz - RD 810
 HENDAYE • 05 59 48 25 48
 49, bd Général-de-Gaulle



**SAINTE FAMILLE
 D'URQUIJO**

Projets artistiques et culturels
 École numérique
 Apprentissage de l'anglais
 classes européennes • Dispositif ULIS

Urttiki : enfants de 2/3 ans
École Maternelle : unilingue,
 bilingue basque/français, immersion basque
École Élémentaire : unilingue ou bilingue basque/français

05 59 26 06 22 • saintjoseph.ecole@wanadoo.fr
 11, rue Marcel Hiribarren • 64500 **Saint-Jean-de-Luz**



www.urquijo.fr

Collège Sainte Marie
 Doña Maria Kolegioa

Collège mennaisien
www.clgsaintemarie.fr

Projets scientifiques, linguistiques, artistiques, sportifs • Dispositif Ulis
 Filière classique (langues : anglais, allemand, espagnol) • basque en option
 Filière bilingue basque/français + langues anglais, espagnol, allemand
 Option bilangue dès la 6^e

05 59 26 20 35 • secretariat@clgsaintemarie.fr
 30, rue Saint-Jacques • 64500 **Saint-Jean-de-Luz**



**TS COLLEGE-LYCEE PRIVES
 SAINT THOMAS D'AQUIN**

10, rue Biscarbidea • 64500 **Saint-Jean-de-Luz**
 Tél. **05 59 51 32 50** • Fax 05 59 51 32 59

contact@stthomasdaquin.fr
www.stthomasdaquin.fr



ÉCOLE SAINT-JOSEPH 05 59 54 17 58
 MATERNELLE ET PRIMAIRE
 Chemin Ibarbidea • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
ecole.saint-joseph649@orange.fr

COLLÈGE ARRET XEA KOLEGIOA
 SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE • SENPERE

Collège d'enseignement général de la 6^e à la 3^e
LV 1 : ANGLAIS / ESPAGNOL
LV 2 : ESPAGNOL / ANGLAIS
 SECTION BILINGUE BASQUE / FRANÇAIS

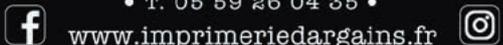
05 59 54 13 30
college.arretxea@gmail.com




IMPRIMERIE
DARGAINS
 1899

L'Artisan
 qui fait bonne impression
 SAINT-JEAN-DE-LUZ

6, rue du Maréchal-Harispé
 • T. 05 59 26 04 35 •
www.imprimeriedargains.fr



Coclico
RENDEZ-VOUS 21/06